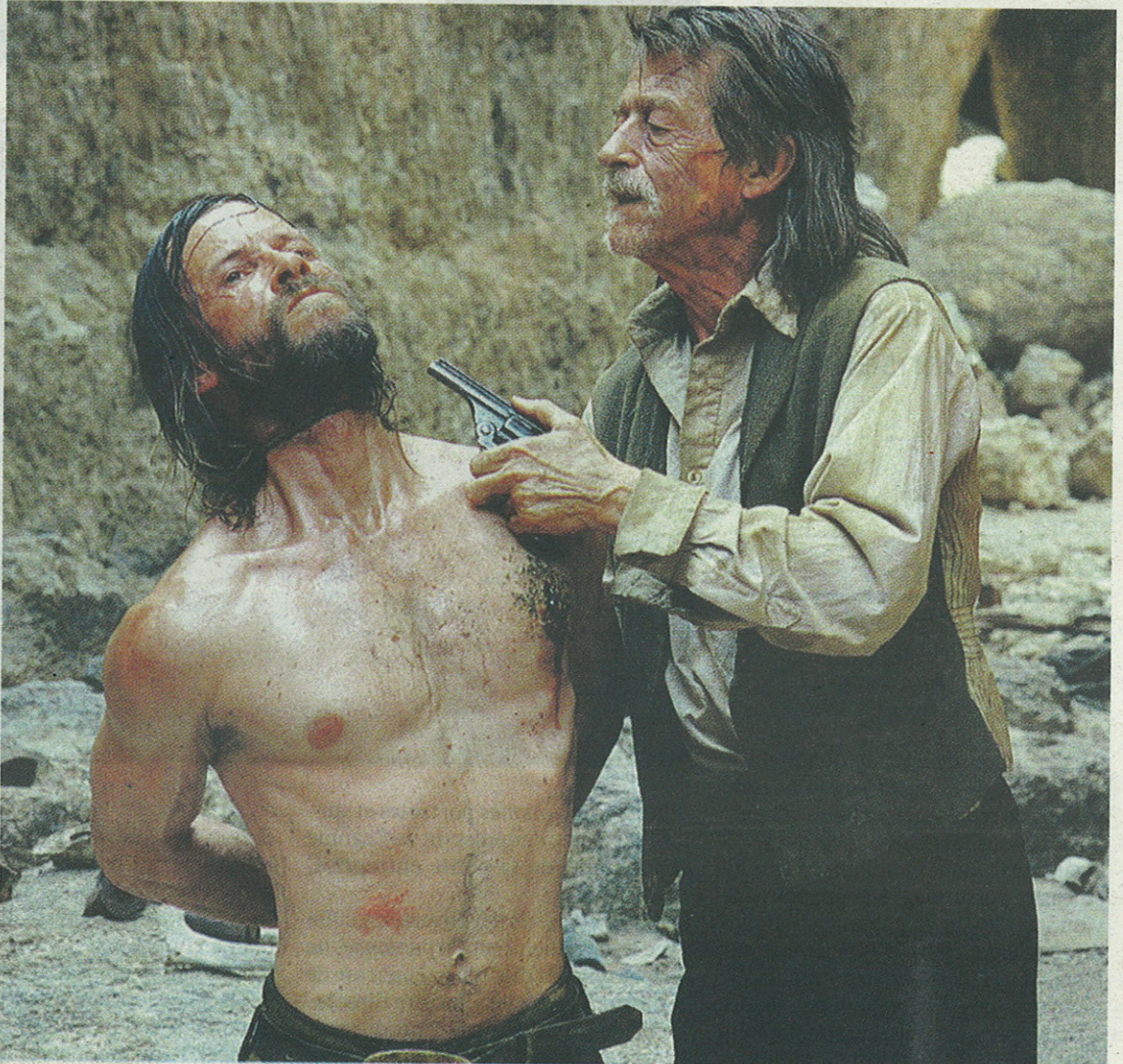


Libération – 16 décembre 2009

LA LANGUE BIEN TENDUE DE «THE PROPOSITION»

OUTLAWS John Hillcoat livre un western australien où s'affrontent des hommes d'action et de parole.



Quand le vieux chasseur de primes (John Hurt, à droite) parle, Charlie Burns (Guy Pearce) écoute. PHOTO DR amb

THE PROPOSITION

de **JOHN HILLCOAT** avec Guy Pearce, Ray Winstone, John Hurt... 1h44.

Quatre ans. Il aura fallu attendre presque quatre ans pour voir enfin distribué sur les écrans français *The Proposition*. Un purgatoire inexplicable : le film est sorti un peu partout dans le monde, et on en trouve même des copies pirates vendues sur des marchés au Moyen-Orient. Mais la France, terre cinéphile, a visiblement un problème avec John Hillcoat. *La Route*, son adaptation de Cormac McCarthy, sorti fin novembre, ne rencontre à Paris qu'une indifférence polie.

Peut-être parce que Hillcoat est quelqu'un qui croit finalement plus à la musique et à l'écrit qu'à ses propres images. Il s'interdit toujours de sursigner ses plans, et sa lumière n'est pas aussi macabre qu'on le voudrait parfois. Ses fans, s'ils existent (mais on en connaît au moins trois) sont à chercher dans les rangs hantés de son compère Nick Cave. Qui, en 1989, offrait à Hillcoat le script de *Ghosts of the Civil Dead*, film de prison hyperréaliste. C'est

en Flannery O'Connor de l'*outback* que le crooner australien taré revient, escorté de son cinéaste porteflingue : *The Proposition* est un western littéraire mené en tandem, une sorte de pièce de théâtre sous des ciels brûlés, une épopée saignée à blanc, qui prend au piège une séquence historique : la fin du XIX^e siècle colonisée par les Britanniques qui y envoient des forçats irlandais, pour qu'ils y affrontent les Aborigènes noirs. Parmi ces bush-

Il faut entendre la confrontation entre Guy Pearce et le vieux chasseur de prime cultivé étirant ses mots dans l'alcool d'un anglais tout en construction possédée.

rangers, un clan d'*outlaws*, les Burns, que tout le monde voudrait voir disparaître. Plus personne ne semble contrôler leur violence poudrée. «*Je civiliserai ce pays*», répète en boucle la capitaine Stanley, espérant faire sortir leur chef, Charlie Burns, de sa tanière en retenant son jeune frère. Mais Charlie Burns (Guy Pearce) est un personnage complexe, littéraire : sorte de corps his-

torique qui comprend que l'époque des affrontements est devenue une impasse. Corps légendaire, Charlie Burns saisit le premier combien l'action pure va désormais devoir faire face au récit, à la langue, à tout ce qui se raconte, à commencer par les rêves ; c'est de là que le film tient son titre : sa «proposition» intrinsèque, c'est de ravalier l'action, folle, sauvage, au rang d'impuis- sance et de lui préférer une poésie vernaculaire.

Il faut entendre la confrontation entre Guy Pearce et le vieux chasseur de primes cultivé, joué par John Hurt, étirant ses mots dans l'alcool d'un anglais tout en construction possédée : «*Neeeeever shaaaare a glass with a man whose name you don't knooooow.*» C'est encore autre chose qu'un western rock : une étude des attitudes qu'un siècle vient soudain à changer. En deux séquences oniriques, le film pose l'horizon de son basculement : l'avènement du récit civilisé, celui qui demande à être décrypté.

PHILIPPE AZOURY